

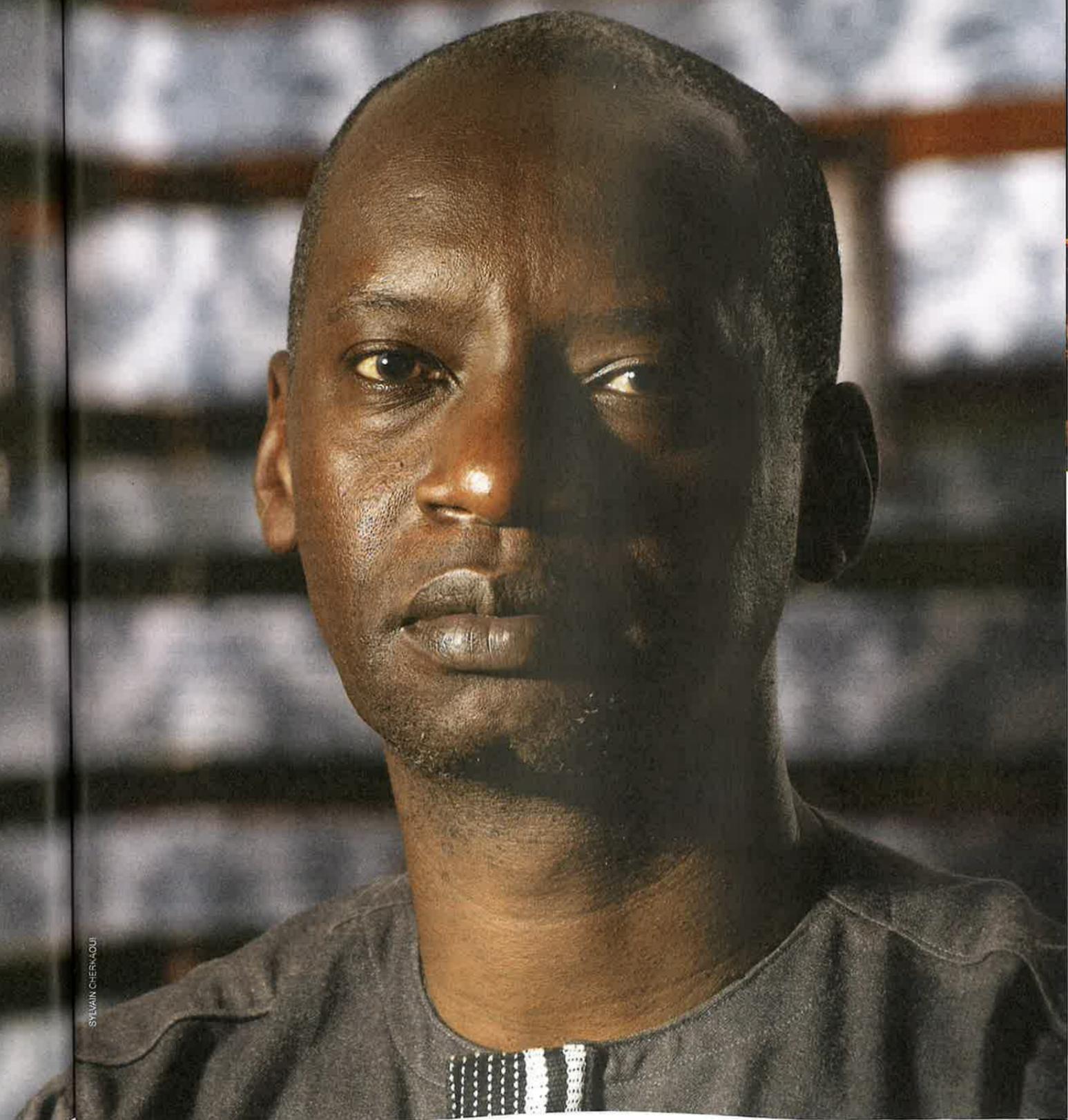
interview

DORCY RUGAMBA

« À TRAVERS
SES ARTS,
LE RWANDA
RETROUVE
SON ÂME »

Comédien, metteur en scène, auteur, il suit les traces de son père, poète et chorégraphe. Enfant du génocide, il se veut « passeur d'art et de culture » entre Bruxelles et Kigali.

propos recueillis par Astrid Krivian



SYLVAIN CHERVAQUE

Metteur en scène, comédien et dramaturge rwandais, Dorcy Rugamba a perdu ses parents et six de ses frères et sœurs le 7 avril 1994. Ils ont été assassinés dans leur maison de Kigali au premier jour du génocide des Tutsi, qui fera 1 million de morts. Il était alors étudiant à Butare, dans le sud du pays, et a fui au Burundi. Dans le bouleversant *Hewa Rwanda, Lettre aux absents*, son «livre rituel» inspiré par le culte des ancêtres, l'auteur retrace la vie de ses proches, un geste d'écriture comme œuvre de mémoire essentielle pour lutter contre l'oubli, et pour ne pas réduire les disparus à leur mort, les détacher ainsi de l'acte des bourreaux. «Passeur d'art et de culture», son père Cyprien Rugamba était poète, créateur des ballets traditionnels *Amasimbi n'Amakombe* et d'une académie artistique, un théâtre à ciel ouvert qui a formé son fils dès l'enfance. Sa poésie, tel un «esprit d'outre-tombe», «unê danse de la joie», a guidé Dorcy Rugamba au cours de cette douloureuse épreuve, cette traversée de l'abîme, confronté à la perte, à l'absence, à l'anéantissement. De même, la forcé, et l'amour transmis par sa mère, institutrice, lui ont été de précieux secours. Premier prix d'art dramatique au Conservatoire royal de Liège en Belgique, partagé aujourd'hui entre Bruxelles et Kigali, l'artiste, qui a notamment travaillé avec Peter Brook, a entre autres créé les spectacles *Bloody Niggers!*, *L'Instruction*, *Umurinsi* ou *Les Restes suprêmes*. Acteur culturel majeur, il a fondé en 2012 le Rwanda Arts Initiative, un centre d'art et incubateur de projets, au sein de la maison familiale dans la capitale, ainsi que la maison d'édition Moyo en 2019. Il a lancé cette année la manifestation culturelle la Triennale de Kigali.

AM: En exergue de votre livre, il y a ces mots de votre père, le poète Cyprien Rugamba: «Observez bien ce chat, c'est lui le véritable maître de cette maison/Il obtient tout ce qu'il veut de chacun de nous/Sans sortir les griffes/ Bien que ce soit un félin.» Pourquoi ce choix?

Dorcy Rugamba: Clin d'œil à mon père, cette citation évoque la tendresse – qui n'est pas une faiblesse – nécessaire dans une société, un symbole de la vie dans notre pays avant cette violence inouïe. Ce chat, qui peut tout obtenir sans user de moyens violents, rappelle la délicatesse du Rwanda. Ce petit pays très ancien, l'un des rares en Afrique qui n'a pas été créé par la colonisation, est riche d'une culture ancestrale. C'est une terre de poésie. Je me réfère à cette culture, à sa résurrection. Le Rwanda a été connu par le plus grand nombre

« Le pays a été connu à la faveur de cet épisode douloureux, considéré par le prisme du génocide. Moi, je cherche les disparus. »

à la faveur de cet épisode des plus douloureux. Ce stigmaté nous suivra. Le pays est considéré par le prisme du génocide. Or, dans ce livre, je cherche les disparus, je retrace leur vie, leur existence. Je n'insiste pas sur les criminels. Un génocide s'attaque à l'existence des personnes et à leurs mémoires. Des années après, les victimes disparaissent peu à peu derrière les chiffres. Finalement, on connaît plus la vie de leurs bourreaux. On sait par le menu qui était Hitler. En revanche, à part quelques personnes comme Anne Frank, les victimes ont été anéanties. Mon texte réhabilite les absents.

Vous envisagez ici la littérature dans la lignée du culte des ancêtres, pratiqué au Rwanda par le passé?

Après le génocide, nous avons fait face à un manque de rituel funéraire. Beaucoup de familles n'ont pas retrouvé les dépouilles de leurs proches. La plupart des Rwandais sont catholiques, mais ce rite n'était plus opérant, l'Église était accusée pour le rôle de certains prêtres pendant le génocide. On a dû repenser le travail de deuil. L'art a joué un grand rôle, notamment le théâtre. Certaines formes sont ainsi nées, notamment la litanie des noms, psalmodiée lors des veillées. J'ai redécouvert le culte des ancêtres, comme l'acte de planter un arbre qui symbolise le défunt. Les anciens entretenaient l'arbre, souvent un grand ficus, appelé *Umurinsi* («veilleur»), pour faire vivre la mémoire du disparu. C'est un geste fort, d'autant plus si on n'a pas de sépulture. On trouvait aussi un lieu dévolu au culte des ancêtres dans chaque concession. On emmenait des proches, parfois des enfants nés après, pour leur raconter la vie du défunt, faire ce qu'il aimait (danser, partager sa boisson favorite). Puis l'on racontait à l'ancêtre la vie de ceux qui sont restés, les bonnes nouvelles, les naissances, etc. Cette pratique n'existe plus dans sa formulation ancienne, mais je la transpose dans la littérature. *Hewa Rwanda* est un livre rituel. La première partie raconte la vie d'avant le drame, puis dans la seconde, je narre aux défunts le jour d'après. La couverture présente la gravure d'un sycamore, l'arbre tutélaire, totem.



Dorcy Rugamba a mis en scène *Le Vol du Boli* aux côtés d'Abderrahmane Sissako. Ici, le 14 avril 2022, au Théâtre du Châtelet, à Paris.

Pour parler de ces drames d'une violence extrême, on a souvent recours à ces mots: l'indicible, l'innommable. Avez-vous été confronté aux limites du langage?

La culture rwandaise n'a jamais imaginé cette chose tellement inouïe. Nous n'avons pas trouvé de mot équivalent en kinyarwanda pour porter toute la tragédie, on a donc repris ce terme «génocide». Pour un tel événement, l'emploi des mots est toujours difficile. D'abord, parce que c'est un crime idéologique, lequel s'attache toujours aux mots, résultant d'un travail de manipulation des masses, des consciences. L'idéologie, la propagande commencent toujours par la corruption de la langue, par la catégorisation des gens, leur déshumanisation. Ce processus prend du temps, se développe, il ne surgit pas telle une éruption volcanique. Il s'empare de la culture, de tous les moyens d'expression et de transmission. La langue rwandaise porte donc ces stigmates d'un détournement sémantique. Quand on écrit, on se retrouve avec une langue aussi blessée que le pays et la culture. On doit choisir entre les termes, on traverse un champ de mines, on slalome: chaque mot doit être questionné. Et pourtant, la littérature peut tout transporter. Elle nous permet de capitaliser sur des expériences humaines, de se mettre à la place de l'autre. C'est devenu bateau de dire «l'indicible», mais ce n'est pas un mot vain. Car il ne suffit pas de raconter les faits, une chronologie, les dates. Pour reprendre Bertolt Brecht, la vérité n'est pas la somme des choses vraies. C'est toujours difficile de décider

ce que l'on veut raconter, quel angle prendre, etc. Je me suis heurté aux mots, partageant ma réflexion sur cet acte d'écriture confronté à une situation inouïe, inattendue. La littérature a des limites, mais reste un recours incroyable de partage.

Vous vous interrogez: «Y a-t-il des mots aussi certains qu'une balle à bout portant [...]?»

C'est une grande question. Je n'ai pas été témoin de scènes de meurtre. Elles ne hantent pas mes nuits, contrairement à l'un de mes petits frères, qui porte aussi des stigmates physiques de la balle qu'il a reçue. Pour ma part, j'ai compris la dimension de la violence une fois confronté au vide, en retournant à la maison. Après les tueurs, les pilleurs sont arrivés: ils ont tout pris, sauf les livres – ça ne les intéressait pas. Tout avait disparu, il n'y avait même pas une chaussure d'enfant que j'aurais pu garder comme une relique. Comment la vie aussi remplie d'une famille de dix enfants a-t-elle pu s'évanouir ainsi, sans laisser de traces? J'ai eu le même vertige en retournant à Butare, ville où j'ai vécu, grandi, étudié, que je connais par cœur. Deux ans après, la moitié de la population avait été massacrée, et l'autre avait fui au Congo. La ville était intacte, mais je ne reconnaissais personne. Comment décrire un crime qui vide une ville en toute sérénité? C'est une chose surnaturelle, comme dans un film d'horreur, on ne retrouve plus aucun visage familier, même plus les mendiants, les fous, les inconnus croisés au marché. Comment mettre des mots sur un phénomène pareil? On peut dire l'horreur – les bourreaux

sont toujours ingénieux pour trouver des moyens de faire souffrir les gens. Mais c'est encore autre chose. Je partage avec le lecteur ce vertige, cette quête, peut-être perdue, de trouver les bons mots. Toutefois, il faut tenter l'exercice.

L'enjeu, c'est aussi de raconter la vie des disparus, afin de ne pas les réduire à leur triste fin ?

Souvent, on ne perçoit les victimes qu'à travers les conditions de leur mort. C'est très difficile à vivre, c'est comme si elles étaient mariées avec l'acte du bourreau et qu'on ne pouvait plus les considérer autrement. Raconter leur histoire revient aussi à raconter celle des meurtriers, très souvent exhibitionnistes. Comment broser le portrait de ma petite sœur de sept ans – peut-être à travers les babils, qui expriment la tendresse de la petite enfance ? Avoir été assassinées ne les caractérise pas, ce n'est pas leur identité.

Parler de manière plus heureuse de ce que ces gens ont été, de leur vie, est un travail d'écrivain important : réhabiliter moralement les victimes, leur rendre leur existence, la séparer des conditions de leur mort, pour qu'on sache qui elles étaient, qu'on se les remémore.

Le drame de cette extermination, c'est aussi l'abandon de la communauté internationale, qui a laissé les Tutsi entre les mains des tueurs ?

Les responsabilités sont nombreuses – la première étant celle des meurtriers. Mais un tel événement ne peut pas être la responsabilité d'un seul acteur. Les considérations géostratégiques et politiques ont pris le dessus sur la vie humaine. C'est d'autant plus tragique que la communauté internationale s'est constituée justement après la Seconde Guerre mondiale, née d'une prise de conscience au lendemain du génocide des juifs. La force armée de l'ONU, les Casques bleus, était présente au Rwanda, et ce pays était observé depuis quatre ans. On voyait bien l'État central se criminaliser, prendre pour cible une partie de sa population, considérée comme une cinquième colonne. C'était sur la place publique, il suffisait d'écouter les discours de haine diffusés sur les ondes, dans les journaux. Jour après jour, une machine de la mort se mettait en place. Voilà la tragédie : la communauté internationale désarme les Casques bleus, les démissionne, au moment où les gens commencent à être tués. Certains Tutsi ont fui vers des lieux où étaient présente la Minuar (Mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda), pensant y trouver refuge. Mais les Casques bleus, démis de leur mission, ont quitté ces lieux. Ils ont ainsi croisé les tueurs, qui les encerclaient. Certains expatriés européens vont quitter le Rwanda avec leurs animaux domestiques, sous

les yeux des populations ciblées. La communauté internationale a pris la décision de les abandonner. C'est une tragédie. Je salue les mots du président Macron reconnaissant que la France « aurait pu arrêter le génocide ».

Parlons de votre famille. En quoi était-elle à la fois progressiste et conservatrice ?

Lettré, mon père était en même temps très attaché à la tradition rwandaise. Nous sommes un peuple ancien, un pays de littérature, de poésie, où la culture traditionnelle demeure. C'était une famille aussi très progressiste, ma mère était institutrice, mon père, chercheur, historien et linguiste, dirigeait un institut de recherche. Il a aussi consacré une bonne partie de sa vie à la création artistique, comme écrivain, chorégraphe, conservateur de musée, compositeur de musique.

Il nous invitait à connaître notre culture, à en être fier, à n'éprouver aucun complexe par rapport aux autres. Cultiver une curiosité, apprendre de l'ailleurs était important. Fêru d'opéra, des ballets de Kirov, il avait vécu à Louvain, en Belgique, avec ma mère. Tous deux danseurs de twist, ils avaient une vision multiculturelle de leur vie. Au Rwanda la modernité ne s'oppose pas à la tradition : la première ne consiste pas à se laver de pratiques anciennes. Cela n'a pas toujours été le cas, notamment quand l'Église a voulu débarrasser les Rwandais de pratiques jugées rétrogrades. Vent debout contre la colonisation, mon père défendait l'humanisme au cœur de la culture traditionnelle. Pour lui, la danse n'était pas seulement une pratique, mais, comme souvent l'art en Afrique, un véhicule des valeurs, un socle d'humanité.

Fondateur d'une académie des arts, d'un théâtre dans une forêt, votre père

vous a transmis sa passion pour la scène ?

Je lui en suis très reconnaissant. Je ne me rendais pas compte, à l'époque, à quel point c'était un privilège. Fondée en 1976, cette académie accueillait et formait les enfants dès l'âge de 8 ans. J'ai vécu des moments très heureux de camaraderie, d'apprentissage, de transmission. On était à la fois éduqués par ses propres parents, mais aussi par d'autres adultes, des maîtres expérimentés. On formait une communauté qui se grandit, se transmet les valeurs ancestrales – non pas comme pas un patrimoine, mais comme une irrigation de la vie, un ciment qui tient toute une société. Dès 6 ans j'ai été ébloui par les danseurs, j'étais attiré par cet espace du plateau, devenu mon instrument. Plus tard, quand j'ai travaillé avec Peter Brook en France, la proximité avec la pratique théâtrale de mon enfance m'a sauté aux yeux. Les arts de la scène se parlent à distance, c'est un langage universel. Le théâtre n'est pas uniquement le lieu d'une pratique artistique, mais une

DORCY RUGAMBA Hewa Rwanda

Lettres aux absents



Hewa Rwanda, Lettres aux absents.
Dorcy Rugamba,
JC Lattès, 304 pages, 18,90 €.

fabrique de l'homme, un creuset d'humanisme. Il peut nous faire dépasser les replis identitaires, donner une image bien plus attachante de l'humanité.

Que vous a appris l'art du comédien, qui explore aussi la face sombre de l'humain ?

Dans la lignée de multiples traditions, le comédien, pour moi, c'est d'abord le corps et la voix, plus que le texte. C'est donc une discipline très physique. Et quelle magnifique utopie de prétendre pouvoir incarner une personne avec laquelle je n'ai rien en commun. J'aime citer le dramaturge Térence : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » L'art permet cette traversée extraordinaire. Le théâtre m'a permis de gérer l'après, d'accepter toutes les questions qui resteront sans réponses, la part mystérieuse de l'être humain. Sur scène, on aborde ces questions de front, en s'immergeant, pas seulement de manière cérébrale. C'est une ascèse, un rituel de vie très important. Le théâtre est une cérémonie, c'est sa force et sa faiblesse : un art éphémère, dont on ne garde pas la trace. C'est sa beauté, telle une fleur de l'instant. Les acteurs se situent au sein d'une communauté conviée. C'est une véritable rencontre, où l'on côtoie la condition humaine dans sa grâce et sa malédiction.

Qu'avez-vous hérité de votre mère ?

L'amour, le courage, une foi absolue dans la vie, une force insoupçonnée, une détermination. Elle a traversé des moments difficiles, mais, issue d'une famille chrétienne pratiquante, elle avait la foi, éprouvait une profonde empathie pour l'humain. Elle finira même par convertir mon père, cet anticlérical convaincu ! Sans ce bagage transmis par ma mère, vivre l'après aurait été trop dur. Trente ans plus tard, je peux en parler : j'ai traversé des dépressions, je suis tombé dans des abîmes. Mais ma mère m'a transmis ce rapport au monde, appris à supporter l'insupportable, à accepter l'inacceptable. Elle était aussi une amie, une confidente. Avec cet ouvrage, je suis très heureux de la faire exister, de partager ce qu'elle a été, sa joie, ses choix. Généreuse, elle s'occupait des enfants des rues, elle ne supportait pas la misère et le dénuement.

Qu'est-ce qui vous a poussé à créer ces différentes structures culturelles – centre d'art, maison d'édition, etc. ?

Après le génocide, on entendait beaucoup parler du Rwanda, mais peu de Rwandais s'exprimaient. On ne se retrouvait pas dans cette couverture médiatique caricaturale. Il nous fallait maîtriser les moyens d'expression artistique, afin de pouvoir parler pour nous. J'ai ainsi créé des ateliers avec des jeunes de ma génération au Rwanda. Un laboratoire pour se confronter au corps, à la voix. Puis j'ai réalisé ma première mise en scène en 2005, *L'Instruction*, de Peter Weiss, sur le procès des responsables d'Auschwitz. L'art s'est imposé à nous comme une nécessité, aussi pour participer au travail de deuil. Le théâtre était fondamental. Il ne s'agissait pas seulement d'opérer des choix esthétiques ou intellectuels, mais

« Souvent, on ne perçoit les victimes qu'à travers les conditions de leur mort. Mais avoir été assassinées ne les caractérise pas, ni leur identité. »

de réfléchir à ces questions : comment exister après ? Comment parler de cette histoire ? Comment la partager ? Comment aller vers le monde ? Il fallait aussi retrouver l'âme de ce pays, séparer le bon grain de l'ivraie, être sensible aux formes artistiques qui nous ont constitués. Mais la scène rwandaise n'était alors pas assez dynamique pour fournir du travail à tous. Ainsi est né Rwanda Arts Initiative en 2012, pour créer et accompagner un environnement d'entrepreneuriat culturel, dans lequel les artistes sont entourés de managers, médiateurs culturels, producteurs, techniciens – écosystème nécessaire à une industrie culturelle. Cette aventure s'est déroulée dans la maison de mes parents, qui continue à vibrer, à vivre. Elle est à la fois une fabrique, un incubateur de projets, un lieu de résidence, d'ateliers. Les jeunes rêvent, se rencontrent, sont accompagnés par les aînés. Cet acte de transmission nous fait tous grandir. Les jeunes ont pris les rênes, leurs créations nous dépassent et nous ouvrent sur l'avenir.

Qu'observez-vous au sein des créations de ces jeunes artistes rwandais ?

Ma génération a traité la question du génocide à travers tous les formats – littérature, théâtre, cinéma, musique, etc. Aujourd'hui, les jeunes, qui sont nés après, diversifient les récits, s'intéressent à des sujets légers, à l'humour. Ils ont cette liberté, car une part a été comblée. L'art a participé au travail de deuil. Ils peuvent s'appuyer sur ces œuvres. Leur mission est de réenchanter notre monde, de nous renouveler les méninges, l'esprit. Une génération après l'autre, les artistes ont participé à démettre la mécanique de la mort. Dans ce pays jeune, la scène artistique n'est pas structurée. Aussi les artistes de toute discipline travaillent, évoluent ensemble et se contaminent : leurs formes artistiques un peu hybrides ne sont donc pas compartimentées. 70% des Rwandais ont moins de 30 ans. C'est le cas de nombreux pays africains. L'Afrique, c'est cette jeunesse. Nous devons lui créer une place d'expression. Nous sommes là pour accompagner les jeunes, les laisser s'exprimer, les pousser, pour qu'ils aillent plus loin que nous. À travers ses arts, le Rwanda retrouve son âme. ■